LA SEICHE

DU MÊME AUTEUR

Une femme de rien
roman
Mazarine, 1987

Les bateaux-feux
récits
Alinéa, 1988

Les Chambres
nouvelles
Blandin, 1992

Quelques écarts
poèmes
Tarabuste, 1996

Les tentations du paysage
poèmes
Tarabuste, 1997

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

LA SEICHE

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106630-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. *Nettoyez les seiches en prenant soin de ne pas déchirer les corps ;*

La recette commence par une erreur. J'avais pris soin de la copier sous la dictée d'une dame qui ressemblait à la marraine de Cendrillon dans le film de Walt Disney, mais la bonne fée était persuadée de nous avoir cuisiné des seiches farcies. En vérité c'étaient des calmars, que j'ai entendu bien souvent appeler calamars, mais aussi encornets, et même tautennes quand on veut faire couleur locale. Il était bien dans la manière de cet animal au nom changeant et à la morphologie fluctuante de nous plonger dès l'abord dans la confusion. Nous avions mangé des calmars pour des seiches, lesquelles sont aussi des suppions lorsqu'elles sont petites, voire des scipions comme je l'ai lu sur le menu d'un grand restaurant où on voulait peut-être faire son malin.

Du calmar à la seiche il n'y a qu'un pas et je ne saurais guère établir précisément de différence. J'entérinai la méprise initiale. Mon plat serait baptisé lui aussi seiches farcies, même si j'avais acheté des calmars chez mon poissonnier qui m'assurait, comme il n'avait que des calmars à me proposer, que les seiches sont beaucoup trop iodées. En son absence je prêtai bien entendu à la seiche des qualités extraordinaires, d'autant que son nom me convenait davantage et que j'étais déjà familière de son os célèbre et étincelant qu'enfant j'avais placé comme beaucoup dans la cage des oiseaux. Je me rabattis cependant volontiers sur les calmars, trop heureuse de trouver ce genre, un animal au corps comme une poche qu'on appelle en vérité un « manteau », un animal à tentacules que j'avais imaginé d'accommoder pour mes invités de ce soir. Il était impensable que j'attende de trouver ce que je pensais être l'exquise seiche tant j'étais impatiente de mettre mon projet à exécution. Je me disais qu'il est assez rare de manger de la seiche (appelons ainsi définitivement l'animal) et j'aimais bien que cette relative rareté soit tout bonnement, tout modestement farcie, le farci revêtant à mes yeux quelque chose de débonnaire et de sans-façon. J'avais donc dans un sac plastique, bleu vif, les mollusques, puisque le dictionnaire les qualifie ainsi, et je repris le bus avec

eux pour les hauteurs de la ville. Je ne les avais presque pas regardés chez le poissonnier, à peine leur avais-je lancé le regard négligent de celle qui est sûre de son affaire et se contente désormais de la survoler, à peine les avais-je vus, me réservant le plaisir de les découvrir lors de notre prochain et ultime tête-à-tête.

Lorsque je défis le papier où elles étaient serrées, les seiches se répandirent un peu sur le carrelage de la table de travail où j'allais les préparer. Ce qui se répandit et me sauta aux yeux ce fut leur blancheur de grosse femme qui aurait la peau marbrée. Ce n'était certes pas une blancheur éblouissante. Si c'était la blancheur d'une grosse femme, celle-ci aurait été en outre maladive. Elle n'avait en tout cas plus rien de la transparence, de la blancheur liquide comme laiteuse de la seiche vivante que j'avais vue il y a bien longtemps au Musée océanographique de Monaco. Au vrai on voyait à peine qu'elle était vivante tant on la voyait peu. J'avais mis du temps à la repérer derrière les coraux où elle ne bougeait pas le moins du monde, elle palpitait. Pour ça elle palpitait, de tout son corps, les tentacules et les ailes et surtout le trou que j'identifiais peut-être à tort comme celui de sa bouche. Ainsi cette grosse chose qui paraissait disproportionnée, gonflée comme un

ventre et un peu blette à cause de l'absence de vigueur des contours, c'était sa tête. Le trou s'ouvrait et se fermait à toute vitesse, on aurait dit que la seiche s'étouffait. Cette frénésie contredisait l'alanguissement somme toute gracieux du corps, elle vivait trop et elle ne vivait pas assez. Je ne voyais plus rien d'autre que ce trou qui semblait ne rien happer et ne rien rejeter. Pour un peu j'aurais imaginé qu'il appelait infiniment à l'aide en pure perte, sans aucun espoir bien sûr qu'un son en sortît jamais. Deux dames me bousculèrent un peu pour s'approcher tout près de la vitre, elles n'arrivaient pas à voir la bestiole, plus à la portée peut-être de la vision en légère contre-plongée que ma taille de petite fille m'obligeait à avoir. Les dames ne perdirent pas beaucoup de temps à tenter d'apercevoir la seiche. D'innombrables poissons chatoyants à souhait se montraient plus volontiers dans les aquariums de part et d'autre. Elles dirent « elle doit avoir honte » et passèrent à l'aquarium suivant en riant fort. Elles voulaient dire bien entendu que la seiche devait avoir honte d'elle-même, de sa laideur, de son informité, mais moi j'avais compris qu'elle avait honte de nous ou pour nous qui cherchions à la regarder ou pire qui la regardions quand nous n'aurions jamais dû la voir. Et je comprenais d'autant plus que nous n'aurions jamais dû la voir que

je venais d'être opérée de l'appendicite, ce qui m'avait valu entre autres choses que le chirurgien triomphal déboulât dans ma chambre après l'opération, clamant qu'il avait vu mes ovaires, magnifiques selon lui et d'une belle couleur orange. J'avais éprouvé pour de bon cette honte que j'imaginais affecter la seiche, honte qu'on puisse voir mes intérieurs, s'en vanter, et surtout qu'on puisse voir ce qui dans mes intérieurs confirmait inexorablement mon sexe. Je me sentais non seulement découverte mais cernée, assurée de mon avenir de femme que le chirurgien me présentait avec un beau sourire d'ogre. J'avais douze ans et j'étais déjà susceptible. J'ai mis longtemps d'ailleurs à me faire à ce mot de « femme » qui me recouvrait donc puisque j'étais aussi munie de tout l'attirail ad hoc dont deux magnifiques ovaires orange. Je savais bien que j'étais une fille et que je n'allais certes pas me transformer en homme, mais des choses restaient floues et je tenais à cette imprécision comme des animaux tiennent sans doute à leur coquille sans laquelle ils se dessécheraient au soleil. Je n'avais pourtant pas un goût très prononcé pour le mensonge ou, si j'avais du goût, c'était plutôt pour l'invention qui est un mensonge gratuit en somme, un mensonge pour faire beau. Disons que je ne détestais pas la vérité mais il me semblait qu'on la perdait de vue

en l'exposant trop vertement, qu'on en perdait les contours et même aussi la chair et ses subtiles variations, qu'on n'avait plus que le coup qui nous est porté. Un peu l'histoire du soleil qu'on voit tout noir lorsqu'on le regarde en face. Les seiches cependant, je les avais là en face, et bien plus près que le soleil, vidées de leur encre, vidées de leur noirceur comme de leur blancheur que la mort avait raidie et détournée de la légèreté à laquelle je l'associais. C'était peut-être cela grandir : pouvoir manger ce qu'on avait eu honte de seulement regarder.

Il n'est pas étonnant que la seiche toute frémissante de blancheur s'ennuage de noir lorsqu'il s'agit pour elle de se protéger. Le poissonnier m'avait appris qu'on pouvait acheter à part, à condition de la commander, cette encre fameuse dans laquelle certains font cuire les mollusques. Mais pour l'heure je ne veux la seiche que dans la fragilité de sa blancheur douteuse, dans la subtilité de son manteau blanc. Car plus qu'au lait, plus qu'à la neige, lorsque je pense à quelque chose de blanc, je pense à ces fragiles, à ces minuscules, à ces impalpables houppes blanches qui tout à coup, à la faveur d'un peu de vent, volent miraculeusement autour de nous et annoncent paraît-il le printemps.

Comme des étoiles de coton descendues en plein jour sur la terre.

J'ai tout le temps qu'il faut. Je m'étais rendue libre l'après-midi entière. A quatre heures précises j'étais chez le poissonnier, à l'ouverture du magasin. J'étais rentrée sur-le-champ chez moi, mes seiches dans le plastique bleu. Toutes les courses étaient faites. Il y aurait pour commencer une poêlée d'artichauts en barigoule, mes seiches farcies seraient accompagnées de spaghettis, il y aurait encore du fromage et tout simplement des fraises de saison pour le dessert : je n'éprouve en effet aucun intérêt pour la confection des desserts. Qu'est-ce qui décide de ces choses ? Vous n'aimez pas la montagne, je préfère la mer, nous détestons le clavecin, tu aimes jouer au ballon, je rate les desserts, je n'aime pas le sucré. Notre nature, profonde comme on dit ? Ou des gestes, des accidents de terrain qui nous ont fait bifurquer ici, tourner par là, prendre tel sentier ? Que serions-nous, Seigneur, sans nos goûts, qu'est-ce qui nous distinguerait les uns des autres ? Et pourtant nous appartiennent-ils autant qu'on le pense ? Ainsi un jour j'étais à jouer avec ma sœur dans les escaliers. Nous habitions un peu à la périphérie du village, mais guère. Autour il y avait des jardins, certains en friche, mais des jardins plus

que des champs. C'était le matin je crois. Arrive un représentant, il est au pied des escaliers, il nous dit bonjour à ma sœur et à moi d'un ton très enjoué comme il sied au ton des représentants. Nous sommes des petites filles polies, habituées au commerce avec les autres. Et voilà qu'au lieu de saluer à mon tour l'inconnu, comme on m'a appris à le faire et comme je l'ai toujours fait, j'entraîne ma sœur à lui tourner le dos et à nous enfuir à toute vitesse. Je n'ai pourtant aucunement peur, je m'enfuis plus pour épater ma sœur, pour la surprendre, une espèce de grimace énorme, je m'enfuis plus pour jouer à la sauvageonne que je ne suis pas, à la petite campagnarde effrayée par le monde, quelque chose que peut-être j'ai lu dans un livre. Il n'empêche que j'ai dû aimer ce mouvement de fuir, la liberté qu'on trouve à s'éclipser, si bien qu'il me semble que depuis ce jour j'ai le goût de m'esquiver devant les autres, goût caché car je ne prends pas la liberté de m'esquiver pour de bon, et que mon penchant premier est de me détourner et de préférer la solitude. Mais n'est-ce pas, plus que ma nature, un pli, pris le jour où j'ai joué cette farce à ma sœur ? Nous sommes tellement pareils et tellement à nous appeler comme si nous ignorions tout les uns des autres. On est bien campé, chacun sur sa rive, et cependant on s'appelle comme si on s'appelait soi-